

Mes souvenirs de 1968

En 1968 j'avais 22 ans. Je travaillais depuis le 1^{er} septembre 1964 au Centre de Recherches Techniques des Tabacs et Allumettes de la SEITA (CERTTA), à Fleury les Aubrais ; j'étais sortie 4 ans plus tôt du Lycée Technique de Bourges munie de mon Brevet d'Etudes Industrielles qui faisait de moi une technicienne. J'avais été embauchée dans le laboratoire de chimie du CERTTA qui comportait à l'époque une vingtaine de salarié(e)s, principalement des jeunes femmes. Ce service était dans un bâtiment extérieur à l'usine et en était complètement coupé : il n'y avait pas de syndiqué(e)s et les syndicats n'y mettaient pas les pieds. Nous n'avions jamais de tracts. Cependant nous discussions entre nous sur les questions de société et de politique et il était clair que nous n'avions pas tou(te)s les mêmes opinions. En ce qui me concerne la confrontation au monde du travail avait été un choc !

J'avais appris un métier que j'aimais et à l'école on nous avait appris que le plus important était la qualité du travail et la fiabilité des résultats. Là, c'était une autre méthode : le plus important était de travailler vite ! La durée du travail était de 45 heures par semaines (5 jours de 9 h) et nous commençons à 8 heures du matin pour terminer à 18 heures. C'était dur pour la jeune mère de famille que j'étais, mais ce que je ne supportais pas, c'était le mépris, l'absence de respect à notre égard et les injustices. C'était cela qui avait été le choc principal en arrivant au travail ! Tous ces éléments combinés, ajoutés au fait que j'avais des parents communistes, ce qui avait forgé chez moi une certaine conception de la vie basée sur plus de justice, d'égalité et de respect, faisaient que je voulais changer le monde, à commencer par le monde de l'entreprise !

J'avais fait grève au moins une fois avant 1968 : contre les ordonnances de De Gaulle sur la Sécurité Sociale et nous avions été au moins 2 dans le laboratoire. Je ressentais la nécessité d'être syndiquée comme étant le moyen de contrebalancer la toute puissance patronale, et l'absence de respect de la part de la hiérarchie. Syndiquée, oui mais à la CGT, car comme le disait mon père : « il n'y a que la CGT qui ne trahit pas les salariés ! ». Mais voilà, dans l'entreprise les militants CGT regardaient « de travers » ces jeunes femmes diplômées « qui gagnaient bien leur vie », « qui avaient toutes leur voiture au bout de quelques mois », comme le disait le patron, qui étaient « à part » dans l'entreprise, et « qui ne faisaient jamais grèves » (?).

En ce mois de Mai 68, la lutte des étudiants, la répression dont ils étaient l'objet, la fermeture de la Sorbonne et leurs revendications alimentaient nos débats à la « pause café » du matin. Là encore, nous n'avions pas toutes le même avis sur la question. Pour ce qui nous concernait, nous aurions bien aimé travailler un peu moins et, pour un certain nombre dont j'étais, avoir un peu plus de considération et de liberté. Par exemple, on nous interdisait de travailler en pantalon, sous notre blouse ! Nous ne pouvions pas sortir du labo pendant les heures de travail... Des fois qu'on aurait rencontré quelqu'un qui nous aurait donné des mauvaises idées ou appris quelque chose ! Nous trouvions aussi que le fait d'être notées chaque année (comme à l'école !), était plutôt humiliant et nous rejetions ce système car de plus nous ne comprenions pas les critères de notations et les différences...

Un jour de ce mois de mai nous avons vu débarquer dans notre labo, une délégation importante de syndicalistes CGT, qui venaient nous parler de grève et nous inviter à une assemblée de personnel. Cette assemblée était très nombreuse et je pense que tous les

syndicats étaient présents. Je n'ai pas de souvenir de ce qui s'y est dit, mis à part que c'était assez agité et qu'il y avait des opposants à cette grève qu'ils qualifiaient de « politique ». La grève a été votée, à main levée, avec occupation. J'ai voté « pour ».

Je venais presque tous les jours aux nouvelles et discuter avec le piquet de grève. La grille était cadenassée mais on pouvait entrer par la petite porte. Jamais on ne m'a donné un tract ni invité à une manifestation, ni proposé l'adhésion. Curieusement, je n'ai fait aucune manifestation ! (Ma première manif, c'est à Paris contre la guerre au Viet Nam... Une manif monstre !) Un jour j'ai dit au responsable CGT que je voulais me syndiquer. Pour moi, c'était un acte très important, un engagement plus grave que de faire grève : j'entrais en rébellion contre le système, c'était le premier pas que je faisais dans mon cheminement pour changer le monde. Je n'étais plus seule et je me sentais forte ! Pour ce camarade, je crois que c'est l'étonnement qui a dominé...

Puis nous avons repris le travail. En fait le jour de la reprise, nous avons eu une assemblée de personnel où les acquis obtenus ont été énumérés et je crois que la reprise a été votée à main levée.

Les acquis que nous avons obtenus étaient très importants, à commencer par les augmentations de salaires : entre le début et la fin de l'année mon salaire a augmenté de 10%, nous avons aussi obtenu l'engagement de réduire le temps de travail, des jours de congés supplémentaires....

J'ai discuté avec mes collègues du labo pour leur faire savoir que je m'étais syndiquée à la CGT et tenter de faire d'autres adhésions. Une autre collègue s'est syndiquée, Marie Françoise. Il y avait 2 autres techniciens qui étaient syndiqués à la CGT dans l'usine et nous avons créé une section du Syndicat National des Cadres et Techniciens CGT, le SNCTE/CGT, au CERTTA, (qui est devenu plus tard un syndicat UGICT/CGT). A partir de ce jour, les militants CGT sont venus dans le service pour vendre la VO et pour collecter nos cotisations. Alors l'ingénieur, chef du labo, a fait mettre des écriteaux sur les portes d'entrées du labo : « *défense d'entrer à toute personne étrangère au service* ». Pour collecter les cotisations, les militants devaient s'adresser à la chef de service qui venait nous chercher et le collecteur nous remettait nos timbres devant sa porte.... Mais ce manège n'a pas duré longtemps, nous avons fait d'autres adhésions, puis nous avons imposé nos conceptions et mené de nombreuses batailles. La première a été de nous « libérer » : nous ne pouvions pas sortir du service pendant notre temps de travail, et bien c'est par là que nous avons commencé ! Comme les militants « extérieurs » ne pouvaient pas pénétrer dans le service, c'est nous qui en sommes sorties ! Puis progressivement nous avons gagné par la lutte de nombreux acquis, en particulier tout ce qui concernait les revendications liées à la maternité et aux enfants, car dans ce service composé essentiellement de jeunes femmes, il y a eu de nombreuses naissances à cette époque ! Et aussi le droit à la formation dont nous étions complètement privées dans le labo. Ce qui était un comble car le service de formation national de la SEITA était au CERTTA ! Parallèlement nous avons imposé le droit syndical dans ce service qui en était totalement dépourvu. C'est bien ce qui nous a permis d'y imposer des avancées sociales, dans le même mouvement. Progressivement, je suis devenue militante. Mon 1^{er} acte militant a été de participer à la 4^{ème} Conférence sur la main d'œuvre féminine en 1970. Puis je suis devenue membre de la CE de l'UD au congrès de 1971. Congrès où Georges Ségué, Secrétaire Général de la CGT, était présent et avait qualifié le patronat du Loiret « de plus réactionnaire de France », cela m'avait marquée !

Annie Bruant Zornette